

Philippe JACCOTTET (1926-2021)

+
Da *L'EFFRAI / IL BARBAGIANNI E ALTRE POESIE* (1953). Trad. Fabio Pusterla (Einaudi, 1992)

La nuit est une grande cité endormie
où le vent souffle... Il est venu de loin jusqu'à
l'asile de ce lit. C'est la minuit de juin.
Tu dors, on m'a mené sur ces bords infinis,
le vent secoue le noisetier. Vient cet appel
qui se rapproche et se retire, on jurerait
une lueur fuyant à travers bois, ou bien
les ombres qui tournoient, dit-on, dans les enfers.
(Cet appel dans la nuit d'été, combien de choses
j'en pourrais dire, et de tes yeux...) Mais ce n'est que
l'oiseau nommé l'effraie, qui nous appelle au fond
de ces bois de banlieue. Et déjà notre odeur
est celle de la pourriture au petit jour,
déjà sous notre peau si chaude perce l'os,
tandis que sombrent les étoiles au coin des rues.

Je sais maintenant que je ne possède rien,
pas même ce bel or qui est feuilles pourries
encore moins ces jours volant d'hier à demain
à grands coups d'ailes vers une heureuse patrie.

Elle fut avec eux, l'émigrante fanée,
la beauté faible, avec ses secrets décevants,
vêtue de brume. On l'aura sans doute emmenée
ailleurs, par ces forêts pluvieuses. Comme avant,

je me retrouve au seuil d'un hiver irréel
où chante le bouvreuil obstiné, seul appel
qui ne cesse pas plus que le lierre. Mais qui peut dire

quel est son sens? Je vois ma santé se réduire,
pareille à ce feu bref au-devant du brouillard
qu'un vent glacial avive, efface... Il se fait tard.

Intérieur

Il y a longtemps que je cherche à vivre ici,
dans cette chambre que je fais semblant d'aimer,
la table, les objets sans soucis, la fenêtre
ouvrant au bout de chaque nuit d'autres verdure,
et le cœur du merle bat dans le lierre sombre,
partout des lueurs achèvent l'ombre vieillie.

J'accepte moi aussi de croire qu'il fait doux,
que je suis chez moi, que la journée sera bonne.
Il y a juste, au pied du lit, cette araignée
(à cause du jardin), je ne l'ai pas assez
piétinée, on dirait qu'elle travaille encore
au piège qui attend mon fragile fantôme...

III_FRAMMENTI DI UN RACCONTO

X.

0_1

La notte è una grande città addormentata
battuta dal vento... È venuto fin qui da lontano,
all'asilo del letto. È mezzanotte di giugno.
Tu dormi, mi hanno portato a questi bordi infiniti,
frema al vento il nocciolo. Ecco il richiamo
che viene e si ritrae, sembra davvero
una luce in fuga nei boschi, o quel che dicono
il vorticare d'ombre giù negli inferi.
(Questa voce nella notte estiva, quante cose
potrei dirne, e dei tuoi occhi...) Ma è soltanto
il grido del barbagianni che ci invita
nel folto di questi boschi suburbani.
E subito il nostro odore
è quello del marciume al far dell'alba,
subito sbuca l'osso
sotto la nostra pelle così calda,
e intanto le stelle svaniscono in fondo alle strade.

I_QUALCHE SONETTO_3

Adesso so che non possiedo nulla,
neppure l'oro delle foglie fradice,
né questi giorni che a gran colpi d'ala
vanno da ieri a domani, rimpatriano.

Lei fu con loro, pallida emigrante,
tenue beltà coi suoi segreti vani,
brumosa. E ora condotta certamente
via, tra i boschi piovosi. Come prima

eccomi in faccia a un irreale inverno,
ricanta il ciuffolotto, unica voce
che insiste, come l'edera. Ma il senso

chi lo può dire? E la salute scema,
simile oltre la nebbia al fuoco breve
che un vento glaciale smorza... Ed è già tardi.

II_POESIE VARIE_3

Interno

Cerco da tempo di vivere qui,
in questa stanza che fingo d'amare,
tavolo, oggetti quieti, la finestra
che in fondo ad ogni notte apre altri verdi,
e il cuore del merlo che batte nell'edera scura,
punti di luce sulle macchie d'ombra.

Anch'io cerco di dirmi: «L'aria è dolce,
sono a casa, la giornata sarà buona».
C'è solo, in fondo al letto, questo ragno
(si sa, è il giardino), che non ho abbastanza
ucciso, sembra stia tessendo ancora
la trappola al mio fragile fantasma...

X.

Après la brève pluie, un souffle de fraîcheur passe. On va vers l'automne à grands pas. Les collines sont dans cette clarté parfaite où je retrouve tous les soirs des enfants en vacances, les cloches dans les chemins. Ce soir n'est pas moins ma patrie que les soirs froids de la montagne avec les miens. Même toi, tu reviens! O temps perdu... Tu fais semblant de revenir. Je pleure, et te salue.

IV_ LA SEMINA. Appunti per delle poesie

II.

Je suis la ligne indécise des arbres
où les pigeons de l'air battent des ailes :
toi qu'on caresse où naissent les cheveux...
Mais sous les doigts déçus par la distance,
le soleil doux se casse comme paille.

[...]

XIV.

Tout m'a fait signe : les lilas pressés de vivre
et les enfants qui égaraient leurs balles dans
les parcs. Puis, des carreaux qu'on retournait tout près,
en dénudant racine après racine, l'odeur
de femme travaillée... L'air tissait de ces riens
une toile tremblante. Et je la déchirais,
force d'être seul et de chercher des traces.

V_ I.

La clarté de ces bois en mars est irréaliste,
tout est encore si frais qu'à peine insiste-t-elle.
Les oiseaux ne sont pas nombreux; tout juste si,
très loin, où l'aubépine éclaire les taillis,
le coucou chante. On voit scintiller des fumées
qui emportent ce qu'on brûla d'une journée,
la feuille morte sert les vivantes couronnes
et, suivant la leçon des plus mauvais chemins,
sous les ronces, on rejoint le nid de l'anémone,
claire et commune comme l'étoile du matin.

V_ IV.

Toute autre inquiétude est encore futile,
je ne marcherai pas longtemps dans ces forêts,
et la parole n'est ni plus ni moins utile
que ces chatons de saule en terrain de marais:

peu importe qu'ils tombent en poussière s'ils brillent,
bien d'autres marcheront dans ces bois qui mourront,
peu importe que la beauté tombe pourrie,
puisqu'elle semble en la totale soumission.

Dopo la breve pioggia, un soffio fresco
passa. Si va verso l'autunno a grandi passi. Le colline
sono in questa chiarezza perfetta in cui ritrovo
tutte le sere dei bambini (~~in ferie~~) in vacanza, le campane
lungo i sentieri. E questa sera non è meno mia
delle serate fredde di montagna, insieme ai miei.
Persino tu ritorni! O tempo andato...Fingi solo
di ritornare. Io piango, e ti saluto.

II.

Seguo la linea indecisa degli alberi,
dove aerei i piccioni batton l'ali:
tu, carezzata dove nascono i capelli...
Ma sotto le dita s'apre la distanza,
si spezza come paglia il dolce sole.

[...]

XIV.

Ovunque, cenni: i lillà ansiosi di vivere
e i bambini che smarrivano i palloni
dentro i parchi. Poi, quelle zolle rivoltate lí vicino,
che denudavano, radice su radice,
l'odore di donna stanca... Nulla, inezie, /con cui l'aria
tesseva la sua tela / tremante... E io la laceravo
a furia d'esser solo e cercar tracce.

V_ LE ACQUE E LE FORESTE

I.

Sembra irrealista in marzo la chiarezza
di questi boschi, insiste appena, tanto tutto è fresco.
Gli uccelli sono scarsi e dentro il ceduo
distante, che rischiera il biancospino,
giusto canta il cucú. Fumate scintillanti
portano in alto quel che si è bruciato
di un giorno. La foglia morta serve le viventi
ghirlande, e per i sentieri più impervi, se li segui,
tra i rovi, giungi al nido dell'anemone,
chiara e comune come la stella del mattino.

IV.

Ogni altra inquietudine è ormai futile,
non camminerò ancora a lungo in questi boschi,
e la parola non è più non è più o meno utile
degli amenti di salice in palude:

se anche si sfanno non importa, brillano,
altri verranno in questi boschi, che morranno,
marcirà la bellezza, e non importa,
poiché risiede in ciò che accetta, e splende.

Da **L'IGNORANT / L'IGNORANTE, 1952-1956 (1958), Trad. Fabio Pusterla (Einaudi, 1992)**

I_NELLE VIE DI UNA CITTÀ

I_2b

Quand la nuit est déjà descendue assez bas,
les seuls bruits qui demeurent sont des cornes brumeuses,
des bouches murmurant rapprochées, pas grand-chose
qu'on puisse nommer d'un nom seulement familier,
ou simple, ou un peu clair. Puis, quand enfin
s'éloignent au-delà des stations de ceinture désertes,
les dernières plaintes, les derniers phares (portant leurs feux
dès lors aux magasins de banlieue), les derniers
passants glacés, alors tout est prêt pour qu'elle crie,
la voix qui va saigner sur moi jusqu'au matin.

I_8

Au petit jour

I.

La nuit n'est pas ce que l'on croit, revers du feu,
chute du jour et négation de la lumière,
mais subterfuge fait pour nous ouvrir les yeux
sur ce qui reste irrévélé tant qu'on l'éclaire.

Les zélés serviteurs du visible éloignés,
sous le feuillage de ténèbres est établie
la demeure de la violette, le dernier
refuge de celui qui vieillit sans patrie...

II.

Comme l'huile qui dort dans la lampe et bientôt
tout entière se change en lueur et respire
sous la lune emportée par le vol des oiseaux,
tu murmures et tu brûles. (Mais comment dire
cette chose qui est trop pure pour la voix?)
Tu es le feu naissant sur les froides rivières,
l'alouette jaillie du champ... Je vois en toi
s'ouvrir et s'entêter la beauté de la terre.

III.

Je te parle, mon petit jour. Mais tout cela
ne serait-il qu'un vol de paroles dans l'air?
Nomade est la lumière. Celle qu'on embrassa
devient celle qui fut embrassée, et se perd.
Qu'une dernière fois dans la voix qui l'implora
elle se lève donc et rayonne, l'aurore.

I_11

La voix

Qui chante là quand toute voix se tait? Qui chante
avec cette voix sourde et pure un si beau chant?
Sera-ce hors de la ville, à Robinson, dans un
jardin couvert de neige? Ou est-ce là tout près,
quelqu'un qui ne se doutait pas qu'on l'écoutât?
Ne soyons pas impatients de le savoir
puisque le jour n'est pas autrement précédé

Quando la notte è già abbastanza fonda, resta solo
l'eco dei clacson rochi nella nebbia,
un mormorio di bocche che s'accostano, ben poco
che porti un nome appena familiare,
o semplice, o un po' chiaro. E quando infine
sfumano oltre deserte tangenziali
anche i rancori, i fari (che ora abbagliano
negozi periferici), i passanti
assiderati, allora tutto è pronto, e può gridare
la voce sanguinante fino all'alba.

Alla luce dell'alba

I.

La notte non è quel che credi, rovescio del fuoco,
crollo del giorno e negazione della luce,
ma sotterfugio necessario ad aprirci gli occhi
su ciò che resta irrisolto se lo rischiari.

Allontanati i servi zelanti di ciò che è visibile,
sotto il fogliame delle tenebre si stabilisce
la dimora della violetta, l'estremo rifugio
di chi continua ad invecchiare senza una patria...

II.

Come l'olio che dorme nel lume, e che ben presto
tutto si cambia in bagliore e poi respira
sotto la luna trascinata da un volo d'uccelli
tu mormori e tu bruci. (E come dire
questa cosa che è troppo pura per la voce?)
Tu sei il fuoco che nasce sui fiumi più freddi,
il guizzo dell'allodola nel campo...E vedo aprirsi
ed ostinarsi in te la bellezza terrestre.

III.

A te parlo, mia alba. Eppure questo
non è che un volo di parole in aria?
È nomade la luce. Chi baciasti
si fa chi fu baciata, e poi si perde.
Ancora una volta, l'ultima, nella voce che l'implora,
si levi dunque, e risplenda, l'aurore.

La voce

Chi canta là quando ogni voce tace? Questo canto
bellissimo, che voce sorda e pura sa cantarlo?
Che sia fuori città, a Robinson, mettiamo,
in un giardino innevato? O qui vicino,
qualcuno ignaro che lo si ascoltasse?
Non siamo impazienti di saperlo, poiché il giorno
in modo non diverso è preceduto

par l'invisible oiseau. Mais faisons seulement silence. Une voix monte, et comme un vent de mars aux bois vieillis porte leur force, elle nous vient sans larmes, souriant plutôt devant la mort. Qui chantait là quand notre lampe s'est éteinte? Nul ne le sait. Mais seul peut entendre le cœur qui ne cherche la possession ni la victoire.

I_13

L'ignorant

Plus je vieillis et plus je crois en ignorance, plus j'ai vécu, moins je possède et moins je règne. Tout ce que j'ai, c'est un espace tour à tour enneigé ou brillant, mais jamais habité. Où est le donateur, le guide, le gardien? Je me tiens dans ma chambre et d'abord je me tais (le silence entre en serviteur mettre un peu d'ordre), et j'attends qu'un à un les mensonges s'écartent : que reste-t-il? que reste-t-il à ce mourant qui l'empêche si bien de mourir? Quelle force le fait encor parler entre ses quatre murs? Pourrais-je le savoir, moi l'ignare et l'inquiet? Mais je l'entends vraiment qui parle, et sa parole pénètre avec le jour, encore que bien vague :

« Comme le feu, l'amour n'établit sa clarté que sur la faute et la beauté des bois en cendres... »

dall'invisibile uccello. Solo stiamo in silenzio. Ecco, sale una voce, e come un vento di marzo ai boschi invecchiati ridà forza, viene a noi senza pianto, semmai con un sorriso per la morte. Quando la nostra lampada si spense, chi cantava? Nessuno sa. Ma solo intende il cuore che non cerca potere, né vittoria.

L'ignorante

Più invecchio e più io cresco in ignoranza, meno possiedo e regno più ho vissuto. Quello che ho è uno spazio volta a volta innervato o lucente, mai abitato. E il donatore dov'è, la guida od il guardiano? Io rimango nella mia stanza, e taccio (entra il silenzio come un servo che venga a riordinare), e attendo che a una a una le menzogne scompaiano: cosa resta? cosa rimane a questo moribondo che gli impedisce ancora di morire? Quale forza lo fa ancora parlare tra i suoi muri? Potrei saperlo, io, l'ignaro e l'inquieto? Ma la sento parlare veramente, e ciò che dice penetra con il giorno, anche se è vago:

«Come il fuoco, l'amore splende solo sulla mancanza, e sopra la beltà dei boschi in cenere...»

II_PAROLE NELL'ARIA

II_1

Le travail du poète

L'ouvrage d'un regard d'heure en heure affaibli n'est pas plus de rêver que de former des pleurs, mais de veiller comme un berger et d'appeler tout ce qui risque de se perdre s'il s'endort.

*

Ainsi, contre le mur éclairé par l'été (mais ne serait-ce pas plutôt par sa mémoire), dans la tranquillité du jour je vous regarde, vous qui vous éloignez toujours plus, qui fuyez, je vous appelle, qui brillez dans l'herbe obscure comme autrefois dans le jardin, voix ou lueurs (nul ne le sait) liant les défunts à l'enfance... (Est-elle morte, telle dame sous le buis, sa lampe éteinte, son bagage dispersé? Ou bien va-t-elle revenir de sous la terre et moi j'irais au-devant d'elle et je dirais: «Qu'avez-vous fait de tout ce temps qu'on n'entendait ni votre rire ni vos pas dans la ruelle? Fallait-il s'absenter sans personne avertir? »O dame! revenez maintenant parmi nous...»)

Dans l'ombre et l'heure d'aujourd'hui se tient cachée, ne disant mot, cette ombre d'hier. Tel est le monde. Nous ne le voyons pas très longtemps : juste assez

Il lavoro del poeta

Compito dello sguardo che s'offusca non è sognare o piangere, è vegliare come un pastore il gregge, e richiamare ciò che rischia di perdersi nel sonno.

*

Così, sul muro acceso dall'estate (ma non sarà piuttosto dal ricordo) vi guardo dentro la pace del giorno, voi che andate lontano, che fuggite, vi chiamo, luminosi dentro l'erba più scura, come un tempo nel giardino, voci o luci (chi sa) che legano i defunti con l'infanzia... (È morta, la signora sotto il bosso, spento il suo lume, al vento il suo corredo? un giorno tornerà da sotto terra e potrò dirle, io, andandole incontro: «Che ne è stato di tutto questo tempo, in cui tacevano il riso e i vostri passi per la via? E non si poteva che andarsene così, senza avvisare? O signora! tornate ora fra noi... »)

Nell'ombra ed ora d'oggi sta in silenzio, nascosta, l'ombra di ieri. E questo è il mondo. Non lo vediamo a lungo, quel che basta

pour en garder ce qui scintille et va s'éteindre,
pour appeler encore et encore, et trembler
de ne plus voir. Ainsi s'applique l'appauvri,
comme un homme à genoux qu'on verrait s'efforcer
contre le vent de rassembler son maigre feu...

II_4

Lettre du vingt-six juin

Que les oiseaux vous parlent désormais de notre vie.
Un homme en ferait trop d'histoires
et vous ne verriez plus à travers ses paroles
qu'une chambre de voyageur, une fenêtre
où la buée des larmes voile un bois brouillé de pluie...

La nuit se fait. Vous entendez les voix sous les tilleuls :
la voix humaine brille comme au-dessus de la terre
Antarès qui est tantôt rouge et tantôt vert.

*

N'écoutez plus le bruit de nos soucis,
ne pensez plus à ce qui nous arrive,
oubliez même notre nom. Écoutez-nous parler
avec la voix du jour, et laissez seulement
briller le jour. Quand nous serons défaits de toute crainte,
quand la mort ne sera pour nous que transparence,
quand elle sera claire comme l'air des nuits d'été
et quand nous volerons portés par la légèreté
à travers tous ces illusoirs murs que le vent pousse,
vous n'entendrez plus que le bruit de la rivière
qui coule derrière la forêt; et vous ne verrez plus
qu'étinceler des yeux de nuit...

*

Lorsque nous parlerons avec la voix du rossignol...

II_5

L'inattendu

Je ne fais pas grand-chose contre le démon:
je travaille, et levant les yeux parfois de mon
travail, je vois la lune avant qu'il fasse clair.

Que reste-t-il ainsi qui brille d'un hiver?
A la plus petite heure du matin je sors,
la neige emplit l'espace jusqu'aux plus fins bords,
l'herbe s'incline devant ce muet salut,
là se révèle ce que nul n'espérait plus.

II_6

Sur les pas de la lune

M'étant penché en cette nuit à la fenêtre,
je vis que le monde était devenu léger
et qu'il n'y avait plus d'obstacles. Tout ce qui
nous retient dans le jour semblait plutôt devoir
me porter maintenant d'une ouverture à l'autre
à l'intérieur d'une demeure d'eau vers quelque chose
de très faible et de très lumineux comme l'herbe:

a trattenerne quello che scintilla, e a poco a poco
si spegne, a chiamare ancora e poi ancora, e a tremare
di non vedere più. Così si sforza
il misero, come chi, inginocchiato, contro vento,
tenta di radunare un magro fuoco...

Lettera del ventisei giugno

Gli uccelli ormai vi parlino di noi.
Direbbe troppo un uomo, e non vedreste
più tra le sue parole che una stanza
da viaggiatore, e una finestra opaca
da lacrime, che vela un bosco esausto dalla pioggia...

Annotta. Sentite le voci sotto i tigli:
la voce umana brilla, come in alto
splende Antarès, che ora è rossa e ora è verde.

*

Non state ad ascoltare i nostri guai,
e non pensate a quello che ci capita, scordatevi
persino il nostro nome. Ma ascoltateci
parlare con la voce del giorno, e che soltanto
il giorno brilli. Quando saremo privi di paura,
e ci parrà la morte trasparenza,
brezza serena di una notte estiva,
quando ci porterà la leggerezza, e andremo in volo
oltre i muri illusori che alza il vento
e allontana, non sentirete che il fruscio del fiume
che scorre dietro il bosco; e non vedrete
che un luccichio d'occhi nel buio...

*

Quando noi parleremo con la voce dell'usignolo...

L'inatteso

Non faccio poi granché contro il demonio:
lavoro, e se alzo a volte gli occhi su dal mio
lavoro, vedo la luna prima che sia chiaro.

Così, che brillio resta di un inverno?
All'alba esco di casa, e dove arriva
la vista più sottile, tutto è neve,
l'erba si piega a quel muto saluto,
là si rivela ciò che era insperato.

Sulle orme della luna

Chino sulla finestra questa notte, vidi il mondo
d'un tratto divenuto più leggero, ed ogni ostacolo
scomparso. Quello che ci trattiene dentro il giorno
sembrava invece dovesse condurmi
da un'apertura all'altra, ora, all'interno
di una dimora d'acqua, a qualche cosa
che è tenue e luminosa come l'erba:

j'allais entrer dans l'herbe sans aucune peur,
j'allais rendre grâce à la fraîcheur de la terre,
sur les pas de la lune je dis oui et je m'en fus...

II_7

Paroles dans l'air

à Pierre Leyris

L'air si clair dit: «Je fus un temps votre maison,
puis viendront d'autres voyageurs à votre place,
et vous qui aimiez tant ce séjour, où irez-
vous? Je vois bien de la poussière sur la terre,
mais vous me regardiez, et vos yeux paraissaient
ne pas m'être inconnus; mais vous chantiez parfois,
est-ce donc tout? Vous parliez même à demi-voix
à quelqu'un qui était souvent ensommeillé,
vous lui disiez que la lumière de la terre
était trop pure pour ne pas avoir un sens
qui échappât de quelque manière à la mort,
vous vous imaginiez avancer dans ce sens,
et cependant je ne vous entends plus: qu'avez-
vous fait? Que va penser surtout votre compagne?»

*

Elle répond à travers ses heureuses larmes:
«Il s'est changé en cette ombre qui lui plaisait».

II_10

Le locataire

à Francis Ponge

Nous habitons une maison légère haut dans les airs,
le vent et la lumière la cloisonnent se croisant,
parfois tout est si clair que nous en oublions les ans,
nous volons dans un ciel à chaque porte plus ouvert.

Les arbres sont en bas, l'herbe plus bas, le monde vert,
scintillant le matin et, quand vient la nuit, s'éteignant,
et les montagnes qui respirent dans l'éloignement
sont si minces que le regard errant passe au travers.

La lumière est bâtie sur un abîme, elle est tremblante,
hitons-nous donc de demeurer dans ce vibrant séjour,
car elle s'enténèbre de poussière en peu de jours
ou bien elle se brise et tout à coup nous ensanglante.

Porte le locataire dans la terre, toi, servante!
la les yeux fermés, nous l'avons trouvé dans la cour,
si tu lui as donné entre deux portes ton amour,
descends-le maintenant dans l'humide maison des plantes.

II_11

Que la fin nous illumine

Sombre ennemi qui nous combats et nous resserres,
laisse-moi, dans le peu de jours que je détiens,
vouer ma faiblesse et ma force à la lumière:
et que je sois changé en éclair à la fin.

sarei entrato nell'erba senza nessuna paura,
rendendo grazie alla frescura della terra,
sulle orme della luna dissi di sí e me ne andai...

Parole nell'aria

a Pierre Leyris

Cosí dice l'aria chiara: «Per un poco
io fui la vostra casa, poi verranno
al vostro posto altri viaggiatori, e dove andrete
voi, che amavate tanto rimanere? Certo, vedo
polvere sulla terra, ma i vostri occhi
se guardavate non mi erano estranei; e poi talvolta
cantavate, e poi basta? Se persino
a mezza voce, a chi spesso dormiva,
voi dicevate che la luce della terra
è troppo pura per non possedere un senso
che in qualche modo sfugga dalla morte,
e pensavate di avanzare in questo senso,
eppure ora tacete. Che ne è stato
di voi? E cosa penserà la vostra amica?»

*

E lei risponde tra felici lacrime:
«Si è tramutato in quell'ombra che amava».

L'inquilino

a Francis Ponge

Abitiamo una casa leggera alta nell'aria,
spartita dagli incroci di luce e di vento,
e ne scordiamo gli anni, a volte, tanto è chiaro,
volando dentro un cielo a ogni porta piú aperto.

Gli alberi sono in basso, e l'erba, il mondo verde
che nel mattino scintilla e poi si spegne, la sera,
e le montagne, lontane col loro respiro,
cosí sottili che lo sguardo le attraversa.

La luce è costruita sopra un abisso, è tremante,
e dunque godiamone in fretta il vibrante soggiorno:
la luce s'abbuia di polvere in pochi giorni
o si spezza e ci fa di colpo sanguinanti.

Riporta nella terra l'inquilino, tu, fantesca!
Ha gli occhi chiusi, l'abbiamo trovato nel cortile,
se gli hai dato il tuo amore di sfuggita,
ora conducilo all'umida casa delle piante.

La fine ci illumini

Cupo nemico che ci avversi e sforzi,
lascia che io voti, nel mio scarso tempo,
la mia debolezza alla luce, e la mia forza,
e che alla fine io sia mutato in lampo.

Moins il y a d'avidité et de faconde
en nos propos, mieux on les néglige pour voir
jusque dans leur hésitation briller le monde
entre le matin ivre et la légèreté du soir.

Moins nos larmes apparaîtront brouillant nos yeux
et nos personnes par la crainte garrottées,
plus les regards iront s'éclaircissant et mieux
les égarés verront les portes enterrées.

L'effacement soit ma façon de resplendir,
la pauvreté surcharge de fruits notre table,
la mort, prochaine ou vague selon son désir,
soit l'aliment de la lumière inépuisable.

II_16

Soleil d'hiver

Le bas passage du soleil aux mois d'hiver
sur l'écorce des chênes à cette heure t'est découvert:
le bois éclaire, non point brûle, mais révèle,
immobile, sans trop d'éclat, sans étincelles,
tel peut-être un visage qui ne parle point
s'il affronte le défilé du temps très loin...

Mais, derrière, l'ombre sur l'herbe est déposée,
non point funèbre ni menaçante ou blessée,
à peine sombre, à peine une ombre, si bas prix
payé par l'arbre à l'accroissement de son fruit,
légère peine douce elle-même à la terre,
âme de l'arbre due aux pas de la lumière...

Une personne en patience et paix tournée
vers l'aveuglant passage d'une à l'autre année,
ayant sa peine derrière elle, son regret,
et l'herbe néanmoins s'apprête, persévère,
l'espace semble illuminer sa loi sévère,
et l'astre tourne, monte et descend les degrés...

Le flambeau passe à peine plus haut que les tables,
plus fidèle que nul esclave à nos soucis,
taciturne de l'aube au soir, ineluctable,
et nous autres avec bonheur à sa merci.

II_17

L'aveu dans l'obscurité

Les mouvements et les travaux du jour cachent le jour.
Que cette nuit s'approche et dévoile donc nos visages.
Une porte a peut-être été poussée ces parages
une étendue offerte en silence à notre séjour.

Parle, amour, maintenant. Parle, qui n'avais plus parlé
depuis des mois d'inattention, d'inconscience.
Emprunte à la légère obscurité sa patience
et dis ceci, comme une haleine dans les peupliers :

«Une douceur ardente en ce lieu me fut accordée,
nul ne m'en disjoindra qu'il ne m'arrache aussi la main,

Minore è l'ingordigia e la facondia
delle parole, meglio le trascuriamo per vedere
che anche nel loro esitare brilla il mondo
tra ebbrezza e levità, mattino e sera.

Meno verranno lacrime a offuscarci
gli occhi e noi stessi, che il timore morde,
più chiari saranno gli sguardi, e chi è disperso
potrà scorgere meglio le porte sepolte.

L'opacità sia il mio modo di risplendere,
la povertà riempi di frutti il nostro tavolo,
la morte, prossima o incerta a suo piacere,
sia d'alimento alla luce inestinguibile.

Sole d'inverno

Il basso corso del sole nell'inverno
scopri a quest'ora sopra il tronco delle querce:
rischiara il bosco e non brucia, ma rivela,
immobile, senza troppi bagliori o scintille,
simile a un viso silenzioso, forse,
di fronte allo sfilare del tempo trascorso...

Ma l'ombra, dietro, sull'erba riposa,
non funebre, o ferita, o minacciosa,
appena cupa, appena ombra, lieve prezzo
che deve l'albero alla crescita del frutto,
pena leggera che alla terra è dolce,
anima d'albero accesa dalla luce...

Qualcuno che, pacifico e paziente,
si volge al cambio d'anno, ed al suo corso
accecante, la propria pena dietro, ed il rimpianto,
e intanto l'erba insiste, si prepara, e l'universo
pare dar luce alla sua dura legge,
e l'astro gira ancora, sale e scende...

La torcia passa poco sopra i tavoli,
fedele più di un servo ai nostri guai,
al giorno taciturna, ineluttabile,
e noi ci rimettiamo a lei con gioia.

La confessione nell'oscurità

Trambusto e lavori del giorno nascondono il giorno.
Sveli dunque la notte i nostri volti, venga. Schiusa
s'è forse una porta qui presso, e una distesa
s'è offerta forse in silenzio al nostro soggiorno.

E adesso parla, amore. Parla, che non parlasti
per lunghi mesi inerti, d'incoscienza...
Imita il buio leggero, sii paziente,
e di', simile a un alito tra i pioppi: «Mi accordaste

in questo luogo una dolcezza ardente, e a separarmene
mi si dovrà strappare anche la mano,

je n'ai pas d'autre guide qui me guide en ce chemin,
sa fraîcheur et ses feux brillent tour à tour sur les haies...»

Mais que reste caché ce qui fait notre compagnie,
amour: c'est le plus sombre de la nuit qui est clarté,
innommable est la source de nos gestes entêtés,
au plus bas de la terre est le vol ombreux de nos vies.

Dis encore, seulement : « Cire brûlant sous d'autres cires,
conduis-moi, je te prie, vers cette vitre à l'horizon,
pousse avec moi cette légère et coupante cloison,
vois comme nous passons sans peiner dans l'obscur empire... »

Puis rends grâce brûlante à la voisine de la nuit.

II_18

Les distances

à Armen Lubin

Tournent les martinets dans les hauteurs de l'air:
plus haut encore tournent les astres invisibles.
Que le jour se retire aux extrémités de la terre,
apparaîtront ces feux sur l'étendue de sombre sable...

Ainsi nous habitons un domaine de mouvements
et de distances; ainsi le cœur
va de l'arbre à l'oiseau, de l'oiseau aux astres lointains,
de l'astre à son amour. Ainsi l'amour
dans la maison fermée s'accroît, tourne et travaille,
serviteur des soucieux portant une lampe à la main.

II_19

Le promenade à la fin de l'été

Nous avançons sur des rochers de coquillages,
sur des socles bâtis de libellules et de sable,
promeneurs amoureux surpris de leur propre voyage,
corps provisoires, en ces rencontres périssables.

Repos d'une heure sur les basses tables de la terre.
Paroles sans beaucoup d'écho. Lueurs de lierre,
Nous marchons entourés des derniers oiseaux de l'automne
et la flamme invisible des années bourdonne

sur le bois de nos corps. Reconnaissance néanmoins
à ce vent dans les chênes qui ne se tait point.
En bas s'amasse l'épaisseur des morts anciens,
la précipitation de la poussière jadis claire,

la pétrification des papillons et des essaims,
en bas le cimetière de la graine et de la pierre,
les assises de nos amours, de nos regards et de nos plaintes,
le lit profond dont s'éloigne au soir toute crainte.

Plus haut tremble ce qui résiste encore à la défaite,
plus haut brillent la feuille et les échos de quelque fête;
avant de s'enfoncer à leur tour dans les fondations,
des martinets fulgurent au-dessus de nos maisons.

non ho altra guida sopra il mio cammino, e sulle siepi
la sua frescura e le sue luci brillano...»

Ma quello che ci lega, amore, sia celato,
chiarezza è il buio più fitto della notte, la sorgente
dei nostri gesti cocciuti non ha nome, e dove affonda
la terra, là è il volo ombroso delle nostre vite.

Di ancora, solo: «Cera che bruci sotto altre cere,
a quel vetro dirigimi, ti prego, all'orizzonte,
spingi con me quel muro insieme leggero e tagliente,
vedi come passiamo senza pena nel buio impero...»

Poi rendi ardente grazie alla vicina notturna.

Le distanze

à Armen Lubin

Volteggiano i rondoni in cima all'aria:
e più alti ancora gli astri, che non vedi. Si ritiri
il giorno ai poli estremi della terra e appariranno
le loro luci, sulla sabbia scura.

Così abitiamo un regno di distanze
e movimenti; e il cuore va dall'albero
all'uccello, dall'uccello agli astri lontani,
dall'astro al proprio amore. E poi l'amore
dentro la casa chiusa s'accresce, gira e lavora,
servo di chi è inquieto che porta un lume in mano.

La passeggiata alla fine dell'estate

Camminiamo sopra scogliere di conchiglie,
su zoccoli intessuti di libellule e di sabbia,
passanti innamorati stupiti del proprio viaggio,
corpi precari, in questi incontri perituri.

Pausa d'un'ora ai piani bassi della terra.
Parole di poca eco. Bagliori d'edera.
Andiamo tra gli ultimi uccelli dell'autunno,
e ronza la fiamma invisibile degli anni

sul legno dei nostri corpi. Grazie al vento,
comunque, che non tace tra le querce.
In basso s'addensa lo strato dei morti antichi,
la precipitazione della polvere, già chiara,

la pietrificazione di farfalle e di sciame,
in basso il cimitero della pietra e del seme,
la base dei nostri sguardi, di lamenti ed amori,
il letto profondo che a sera allontana il timore.

Più in alto trema quello che ancora resiste
alla sconfitta, brillano foglie, echi di qualche festa;
prima di rintanarsi dentro le fondamenta
sopra le nostre case vanno rondoni sfreccianti.

Puis vient enfin ce qui pourrait vaincre notre détresse,
l'air plus léger que l'air et sur les cimes la lumière,
peut-être les propos d'un homme évoquant sa jeunesse,
entendus quand la nuit s'approche et qu'un vain bruit de guerre
pour la dixième fois vient déranger l'exhalaison des champs.

E infine viene ciò che anche l'angoscia
potrebbe vincere: l'aria più lieve dell'aria, e sulle cime
la luce, parole d'uomo, forse, che richiama
la gioventù, che ascolti mentre annotta, e un brusio vano
di guerra turba ancora l'effluvio dei campi.

III_IL LIBRO DEI MORTI

III_2

II.

Compagnon qui n'as pas cédé dans le souci,
ne laisse pas la peur te désarmer en ce hasard:
il doit y avoir un moyen de vaincre même ici.
Non plus sans doute avec des chéquers ou des étendards,
non plus avec armes brillantes ou mains nues,
non plus même avec des lamentations ou des aveux,
ni avec des paroles, fussent-elles retenues...
Résume tout ton être dans tes faibles yeux:

Les peupliers sont encore debout dans la lumière
de l'arrière-saison, ils tremblent près de la rivière,
une feuille après l'autre avec docilité descend,
éclairant la menace des rochers rangés derrière.
Forte lumière incompréhensible du temps,
ô larmes, larmes de bonheur sur cette terre!

*

Âme soumise aux mystères du mouvement,
passe emportée par ton dernier regard ouvert,
passe, âme passagère dont aucune nuit n'arrêta
ni la passion, ni l'ascension, ni le sourire.

Passe: il y a la place entre les terres et les bois,
certains feux sont de ceux que nulle ombre ne peut réduire.
Où le regard s'enfonce et vibre comme un fer de lance,
l'âme pénètre et trouve obscurément sa récompense.

Prends le chemin que t'indiqua le suspens de ton cœur,
tourne avec la lumière, persévère avec les eaux,
passe avec le passage irrésistible des oiseaux,
éloigne-toi: il n'est de fin qu'en l'immobile peur.

III_3

III.

Offrande par le pauvre soit offerte au pauvre mort:
une seule tremblante tige de roseau cueillie au bord
d'une eau rapide; un seul mot prononcé par celle
qui fut pour lui le souffle, le bois tendre et l'étincelle;
un souvenir de la lumière tout en haut de l'air...
Et que par ces trois coups légers lui soit ouvert
l'espace sans espace où toute souffrance s'efface,
la clarté sans clarté de l'inimaginable face.

III_6

VI.

Au lieu où ce beau corps descend dans la terre inconnue,

II.

Compagno che non hai ceduto all'ansia, la paura
non ti disarmi qui, in questo frangente:
si potrà pure vincere anche ora.
Certo, non più con assegni o stendardi,
né con armi splendenti, o a mani nude,
nemmeno con lamenti o confessioni,
o con parole, sia pure prudenti...
raccolti nei tuoi deboli occhi:

Svettano ancora i pioppi nella luce
del tardo autunno, tremano sul fiume,
foglia su foglia cade docilmente, illuminando
le rupi minacciose a schiera dietro.
Forte luce del tempo, incomprensibile, e voi lacrime,
o lacrime di gioia su questa terra!

*

Anima sottomessa ai misteri del movimento,
passa rapita dal tuo estremo sguardo aperto,
passa, tu passeggera, di cui nessuna notte
seppe arrestare passione, ascensione o sorriso.

Passa: c'è spazio tra le terre e i boschi, e certi fuochi
sono di quelli che nessuna ombra mai annienta.
Dove lo sguardo s'affonda e vibra, punta di lancia,
l'anima penetra e trova il suo oscuro compenso.

Prendi il cammino indicato dal balzo del cuore,
gira insieme alla luce, insisti con le acque,
passa con il passaggio degli uccelli, irresistibile,
allontanati: l'unica fine è nell'immobile paura.

III.

Dal povero un'offerta sia offerta al povero morto:
Un solo stelo di canna tremante colto sul bordo
d'un acqua precipitosa; una sola parola di quella
che fu per lui soffio, tenero legno e scintilla;
una memoria di luce nell'aria più alta...
E gli sia aperto, da questi tre leggeri colpi,
lo spazio senza spazio in cui ogni dolore scompare,
la luce senza luce di ciò che non puoi immaginare.

VI.

Là dove questo bel corpo scende alla terra ignota,

combattant ceint de cuir ou amoureuse morte nue,
 je ne peindrai qu'un arbre qui retient dans son feuillage
 le murmure doré d'une lumière de passage...
 Nul ne peut séparer feu et cendre, rire et poussière,
 nul n'aurait reconnu la beauté sans son lit de râles,
 la paix ne règne que sur l'ossuaire et sur les pierres,
 le pauvre quoi qu'il fasse est toujours entre deux rafales.

soldato cinto di cuoio o spoglia innamorata,
 non ritrarrò che un albero tra le cui foglie riviva
 il mormorio dorato di una luce fuggitiva...
 Non si divide cenere da fuoco, riso e polvere,
 bellezza non ha viso senza pena, pace regna
 solo su pietre e ossario, e per il povero,
 qualunque cosa faccia, è questo il segno.

Da **AIRS / ARIE** [1961-1964], Gallimard, 1967 / Trad. Albino Crovetto, Marcos y Marcos, 2000

[1] **FIN D'HIVER / FINE DELL'INVERNO**

[20]

Peu de chose, rien qui chasse
 l'effroi de perdre l'espace
 est laissé à l'âme errante

Mais peut-être, plus légère,
 incertaine qu'elle dure,
 est-elle celle qui chante
 avec la voix la plus pure
 les distances de la terre

Poche cose, nulla che scacci
 il timore di perdere lo spazio
 è lasciato all'anima errante

Ma forse più lieve,
 e non è certo che duri,
 è lei che canta
 con la voce più pura
 della terra le distanze

[26]

Vérité, non-vérité
 se résorbent en fumée

Monde pas mieux abrité
 que la beauté trop aimée,
 passer en toi, c'est fêter
 de la poussière allumée

Vérité, non-vérité
 brillent, cendre parfumée

Verità, non-verità
 si riassorbono in fumo

Mondo non meglio custodito
 del bello troppo amato,
 vivere in te è festeggiare
 polvere illuminata

Verità, non-verità
 brillano, cenere profumata

[28]

LUNE A L'AUBE D'ÉTÉ

Dans l'air de plus en plus clair
 scintille encore cette larme
 ou faible flamme dans du verre
 quand du sommeil des montagnes
 monte une vapeur dorée

Demeure ainsi suspendue
 sur la balance de l'aube
 entre la braise promise
 et cette perle perdue

LUNA ALL'ALBA D'ESTATE

Nell'aria sempre più chiara
 questa lacrima scintilla ancora
 o fiamma debole dentro un vetro
 quando dal sonno dei monti
 sale una nebbia dorata

Rimani così sospesa
 sul bilico dell'alba
 fra la brace imminente
 e questa perla perduta

[36]

Là où la terre s'achève
 levée au plus près de l'air
 (dans la lumière où le rêve
 invisible de Dieu erre)

entre pierre et songerie
 cette neige : hermine enfuie

Là dove termina la terra
 che quasi tocca l'aria
 (nella luce dove il sogno
 invisibile di Dio erra)

fra pietra e visioni
 questa neve: ermellino in fuga

[40]

Dans l'enceinte du bois d'hiver
sans entrer tu peux t'emparer
de l'unique lumière due :
elle n'est pas ardent bûcher
ni lampe aux branches suspendue

Elle est le jour sur l'écorce
l'amour qui se dissémine
peut-être la clarté divine
à qui la hache donne force

Nel recinto del bosco d'inverno
senza entrare tu questo puoi imparare
dell'unica indispensabile luce:
Non è rogo ardente
né lampo appeso ai rami

È il giorno sulla scorza
l'amore che si sparge
forse la luce divina
a cui la scure dà forza

[2] OISEAUX, FLEURS ET FRUITS / UCCELLI, FIORI E FRUTTI

[46]*

Toute fleur n'est que de la nuit
qui feint de s'être rapprochée

Mais là d'où son parfum s'élève
je ne puis espérer entrer
c'est pourquoi tant il me trouble e
t me fait si longtemps veiller
devant cette porte fermée

Toute couleur, toute vie
naît d'où le regard s'arrête

Ce monde n'est que la crête
d'un invisible incendie

Ogni fiore non è altro che notte
che finge di essersi avvicinata

Ma là dove il suo odore si spande
non posso sperare d'entrare
ed è per questo che tanto mi turba
e mi fa così lungamente vegliare
di fronte a questa porta chiusa

Ogni colore, ogni vita
nasce dove lo sguardo si ferma

Questo mondo non è che la cima
d'un invisibile incendio

[52]*

Tout à la fin de la nuit
quand ce souffle s'est élevé
une bougie d'abord
a défailli

Avant les premiers oiseaux
qui peut encore veiller?
Le vent le sait, qui traverse les fleuves

Cette flamme, ou larme inversée :
une obole pour le passeur

Proprio alla fine della notte
quando il vento s'è alzato
una candela subito
si è indebolita

Prima degli uccelli del mattino
chi può ancora vegliare?
Lo sa il vento, che attraversa i fiumi

Questa fiamma, o lacrima rovesciata:
un'offerta per il traghettatore

[54]

Une aigrette rose à l'horizon
un parcours de feu

et dans l'assemblée des chênes
la huppe étouffant son nom

Feux avides, voix cachées
courses et soupirs

Un airone rosa all'orizzonte
un percorso di fuoco

e dentro le fitte querce
l'upupa soffocando il suo nome

Avide fiamme, occulte voci
sospiri e corse

[56]*

L'oeil :
une source qui abonde

Mais d'où venue?
De plus loin que le plus loin
de plus bas que le plus bas

Je crois que j'ai bu l'autre monde

L'occhio:
traboccante sorgente

Ma venuta da dove?
Dalla più lontana lontananza
dalla profondità più profonda

Credo di aver bevuto l'altro mondo

[64]

MARTINETS

Au moment orageux du jour
au moment hagard de la vie
ces faucilles au ras de la paille

Tout crie soudain plus haut
que ne peut gravir l'ouïe

[68]

FRUITS

Dans les chambres des vergers
ce sont des globes suspendus
que la course du temps colore
des lampes que le temps allume
et dont la lumière est parfum

On respire sous chaque branche
le fouet odorant de la hâte
[...]

[76]

Fruits avec le temps plus bleus
comme endormis sous un masque de songe
dans la paille enflammée
et la poussière d'arrière-été

Nuit miroitante

Moment où l'on dirait
que la source même prend feu

[80]

Feuilles ou étincelles de la mer
ou temps qui brille éparpillé

Ces eaux, ces feux ensemble dans la combe
et les montagnes suspendues :
le cœur me faut soudain,
comme enlevé trop haut

[84]

Images plus fugaces
que le passage du vent
bulles d'Iris où j'ai dormi!

Qu'est-ce qui se ferme et se rouvre
suscitant ce souffle incertain
ce bruit de papier ou de soie
et de lames de bois léger?

Ce bruit d'outils si lointain
que l'on dirait à peine un éventail?

Un instant la mort paraît vaine
le désir même est oublié
pour ce qui se plie et déplie
devant la bouche de l'aube

RONDONI

Ora tempeste del giorno
ora stravolti dalla vitalità
questi falcetti radenti il campo

Ogni grido d'un tratto più acuto
che l'udito non lo può raggiungere

FRUTTI

Nelle stanze dei frutti
sono sfere sospese
che il tempo veloce colora
sono lampi che il tempo accende
e di cui la luce è profumo

Sotto ciascun ramo si respira
lo sferzante odore della fretta
[...]

Frutti con il tempo più blu
come dormienti sotto un velo di sogno
dentro la paglia infiammata
e la polvere dell'ultima estate

Notte roteante

Istante in cui diresti
che la sorgente stessa prenda fuoco

Foglie o scintille del mare
o tempo che brilla disperso

Queste acque, nella valle questi fuochi
e le montagne sospese:
il cuore d'un tratto mi manca
come portato troppo in alto

Immagini più fugaci
d'un soffio di vento
bolle d'Iris dove ho dormito!

Chi si chiude e si apre
alzando questo incerto respiro
questo fruscio di carta o di seta
e di legno leggero?

Questo brusio di attrezzi lontani
che si direbbe appena un ventaglio?

Per un attimo la morte sembra vana
il desiderio stesso è dimenticato
per ciò che si contrae e si distende
davanti alla bocca dell'alba

[3] CHAMP D'OCTOBRE /CAMPO D'OTTOBRE

[88]

La parfaite douceur est figurée au loin
à la limite entre les montagnes et l'air :

distance, longue étincelle
qui déchire, qui affine

La perfetta dolcezza la si trova lontano
al limite fra aria e montagna:

distanza, lunga scintilla
che squarcia, che affina

[90]

Tout un jour les humbles voix
d'invisibles oiseaux
l'heure frappée dans l'herbe sur une feuille d'or
le ciel à mesure plus grand

Per un giorno intero le voci umili
d'invisibili uccelli
l'ora colpita nell'erba sopra una foglia d'oro
il cielo sempre più vasto

[94]

La terre tout entière visible mesurable
pleine de temps

suspendue à une plume qui monte
de plus en plus lumineuse

La terra totalmente visibile
misurabile
gravida di tempo.

Sospesa a una piuma che sale
Sempre più luminosa

[100]

OISEAUX

Flammes sans cesse changeant d'aire
qu'à peine on voit quand elles passent

Cris en mouvement dans l'espace

Peu ont la vision assez claire
pour chanter même dans la nuit

UCCELLI

Fiamme che senza requie mutano luogo
che quando passano si vedono appena

Grida in movimento nello spazio

Pochi hanno la vista chiara
per cantare anche di notte

[104]

J'ai de la peine à renoncer aux images

Il faut que le soc me traverse
miroir de l'hiver, de l'âge

Il faut que le temps m'ensemence

Rinunciando alle immagini ho pena

Bisogna che l'aratro mi attraversi
specchio d'inverno, degli anni

Bisogna che il tempo mi fecondi

[112]*

Je garderai dans mon regard
comme un rougeur plutôt de couchant que d'aube
qui est appel non pas au jour mais à la nuit
flamme qui se voudrait cachée par la nuit

J'aurai cette marque sur moi
de la nostalgie de la nuit
quand même la traverserais-je
avec une serpe de lait

Guarderò dentro il mio sguardo
come un rosseggiare più di tramonto che d'alba
che è richiamo alla notte e non al giorno
fiamma che si vedrebbe scacciata dalla notte

Su di me avrò questo marchio
della nostalgia della notte
quando anch'io la attraverserò
con una falce di latte

[114]

Il y aura toujours dans mon oeil cependant
une invisible rose de regret
comme quand au-dessus d'un lac
a passé l'ombre d'un oiseau

Eppure avrò dentro agli occhi
un'invisibile rosa di rimpianto
come quando sopra un lago
è passata l'ombra d'un uccello

[4] MONDE / MONDO

[120]

Poids des pierres, des pensées

Peso di pietre, di pensieri

Songes et montagnes
n'ont pas même balance

Nous habitons encore un autre monde
Peut-être l'intervalle

[122]

Fleurs couleur bleue
bouches endormies
sommeil des profondeurs

Vous pervenches
en foule
parlant d'absence au passant

[124]

Sérénité

L'ombre qui est dans la lumière
pareille à une fumée bleue

[[128]

Accepter ne se peut
comprendre ne se peut
on ne peut pas vouloir accepter ni comprendre

On avance peu à peu
comme un colporteur
d'une aube à l'autre

[132]*

Monde né d'une déchirure
apparu pour être fumée!

Néanmoins la lampe allumée
sur l'interminable lecture

Sogni e montagne
non hanno lo stesso peso

Ancora abitiamo un altro mondo
Forse l'intervallo

Fiori color blu
bocche assopite
sonno delle profondità

Voi fasci di pervinche
che parlate d'assenza al passante

Serenità

L'ombra dentro la luce
simile a fumo blu

Accettare non si può
non si può comprendere
non si può accettare né comprendere

Si avanza piano piano
come un viandante
da un'alba all'altra

Mondo nato da una spaccatura
apparso per essere fumo!

Nondimeno la lampada accesa
sopra l'interminabile lettura

[5] VŒUX / VOTI

[138]

II

Qu'est-ce donc que le chant?
Rien qu'une sorte de regard

S'il pouvait habiter encore la maison
à la manière d'un oiseau
qui nicherait même en la cendre
et qui vole à travers les larmes!

S'il pouvait au moins nous garder
jusqu'à ce que l'on nous confonde
avec les bêtes aveugles!

[140]

III

Le soir venu
rassembler toutes choses
dans l'enclos

Traire, nourrir
Nettoyer l'auge

II

Dunque, cos'è il canto?
Solo una specie di sguardo

Ancora si potesse abitare la casa
come un uccello
che abbia il nido anche dentro la cenere
e che attraverso le lacrime voli!

Almeno ci si potesse difendere
da ciò che ci confonde
con le bestie cieche!

III

Scesa la sera
radunare tutte le cose
dentro il recinto

Mungere, nutrire
Pulire la vasca

pour les astres

Mettre de l'ordre dans le proche
gagne dans l'étendue
comme le bruit d'une cloche
autour de soi

per gli astri

Mettere ordine in ciò che è vicino
guadagnare in ciò che è lontano
come il rumore di una campana
intorno a sé

Da **LA SEMAISON / LA SEMINA (1963 e 1984).**In **Appunti per una semina.** Poesie e prose 1954-1994. A cura di **Antonella Anedda** (Piazzolla, 1994) ***

[24 /25]

1955
JANVIER

La neige charge l'herbe fine. Elle tombe en tournoyant
comme les graines de l'érable, comme une seule ample et
silencieuse graine blanche sur le village.
Ou la lune mince au-dessus des ramilles noires.

1955
GENNAIO

La neve pesa sull'erba rada. Cade ruotando come i semi
dell'acero, come un solo, grande seme bianco sul paese.
O la luna sottile oltre ramoscelli neri.

[30 /31]

1959
FÉVRIER

Au matin, le grésil.
Le soir, après que la neige n'a pas cessé de tomber, un
paysage blanc, brun et noir comme on en voit ici rarement.
Cette si légère charge sur les arbres, c'est comme si nous
regardions à travers un tulle. Une gaieté enfantine gagnait
tout le village : les vieux jetaient des boules.

1959
FEBBRAIO

Al mattino, il nevischio.
La sera, dopo che la neve non ha mai smesso di cadere,
un paesaggio bianco, bruno e nero come qui si vede
raramente. Questo carico così lieve sugli alberi come se
noi guardassimo attraverso un velo. Una gioia infantile
contagiava tutto il paese: i vecchi lanciavano palle di
neve.

[32 /33]

NOVEMBRE

Automne, feu pluvieux, vieux feu, bûcher. Ferraille, bois
et brumes. Rouille, cendre. Aube cendreuse, consumée,
fête finie, ornements déchirés, délavés. Brumes armées, en
marche sur champs et jardins. Le soc du froid s'avance et
brille. L'ombre debout en arrière laboure.

NOVEMBRE

Autunno, fuoco piovoso, vecchio fuoco, rogo. Rottami,
legno e nebbia, Ruggine, cenere. Alba di cenere, consumata,
festa finita, ornamenti strappati e inzuppati. Nebbie armate,
in cammino su campi e giardini. Il vomere del freddo si
avvicina e scintilla. Dietro, in piedi, l'ombra che ara.

[34 /35]

*

Colonnes de la pluie en marche, pluie en ruine
tout est ruine y compris celui qui dit la ruine
mais désespérément comme il le peut il la combat
ou la retarde ou lui arrache quelques feux.

[...]

*

Colonne di pioggia in cammino, pioggia in rovina
tutto è rovina compreso colui che dice la rovina
però disperatamente come può egli la combatte
o la ritarda o le strappa qualche fuoco.

*

Nourri d'ombre, je parle
et remâchant maigre pâture de ténèbres,
pauvre, faible, adossé aux ruines de la pluie,
je prends appui sur ce dont je ne puis douter,
le doute, et babitant l'inhabitable je regarde
je recommence à marmonner contre la mort
sous sa dictée. En m'effondrant je persévère
à voir, je vois l'effondrement qui brille,
et toute la distance de la terre,
toute la profondeur de l'âge vaguement [36 /37]

*

Nutrito d'ombra, parlo
e ruminando magre pasture di tenebre
povero, debole, addossato alle rovine dalla pioggia
mi stringo a ciò di cui non posso dubitare,
il dubbio, e abitando l'inabitabile guardo
io riprendo a mormorare contro la morte
sotto sua dettatura. Crollando persevero
a vedere, vedo il crollo che scintilla,
e tutta la distanza della terra,

illuminée, une doucer insoutenable.
 une aile sous le couvert sombre des nuées.
 L'ombre m'ouvre les yeux,
 et le rapprochement de l'impossible au fond du jour,
 l'invasion de cendre au fond de moi victorieuse,
 insolente, féroce, ne me font pas taire,
 me dictent de nouveaux propos en désespoir
 de cause, et je tâtonne entre les anciens mots,
 parmi les ruines des anciens vers,
 ah! sans que rien ne me soutienne ni me guide
 que la puissance de l'erreur,
 qu'une ombre taciturne et ne portant de lampe.

e tutta la profondità degli anni fiocamente illuminati,
 una dolcezza insostenibile,
 un'ala sotto la coltre bruna della nubi.
 L'ombra mi schiude gli occhi
 e l'avvicinarsi dell'impossibile allo sprofondare del giorno
 e l'invasione della cenere nel profondo di me stesso,
 [cenere vittoriosa,
 insolente, feroce, non mi fanno tacere,
 ma mi dettano come ultima risorsa nuovi discorsi
 ed io brancolo fra parole antiche
 fra rovine di antichi versi,
 ah! senza che nulla mi sostenga né mi guidi
 tranne la potenza dell'errore,
 tranne un'ombra taciturna e senza lume.

[50 /51]

1975
OCTOBRE

Heures orange, ou roses: l'aube et le soir en automne. Les
 petites feuilles jaunes tombées de l'acacia font sur la terre sombre
 autant de lueurs immobiles, muettes, de miroirs allumés.

*

Le poème de Mandelstam, de 1921, qui commence par le
 vers: *Je me suis lavé, de nuit, dans la cour* (ou simplement
 «dehors»), représente à mes yeux un modèle de poésie à
 opposer à presque toute celle qui s'écrit aujourd'hui (et
 malheureusement à mes propres essais, si irrémédiablement
 éloignés de se que je voudrais et que j'admire, précisément,
 en un tel poème). Réconciliant le proche et le lointain à partir
 des choses les plus simples; rude sans être crispé, douloureux
 mais sobre. D'ailleurs, aucun poète depuis des années ne m'a
 donné le sentiment de la -grande- poésie comme
 Mandelstam, même à travers des traductions que l'on devine
 de valeur très inégale.

1975
OTTOBRE

Ore arancioni, o rosa: l'alba e la sera in autunno. Le
 piccole foglie gialle cadute dall'acacia formano sulla terra
 bruna tanti bagliori immobili, muti, come specchi accesi.

*

Il poema di Mandelštam del 1921 che inizia con «Io mi
 sono lavato di notte nel cortile» (o semplicemente
 «fuori») rappresenta ai miei occhi un modello da opporre
 a quasi tutta la poesia che si scrive oggi (e purtroppo anche
 ai miei stessi tentativi così irrimediabilmente lontani da ciò
 che vorrei e che precisamente ammiro in un simile
 poema). Che concilia vicinanza e lontananza partendo
 dalle cose più semplici, aspro, ma non contratto, doloroso
 ma sobrio. Del resto da molti anni nessun poeta mi ha dato
 il senso della grande poesia come Mandelštam, perfino
 attraverso delle traduzioni di cui s'indovina il valore molto
 disuguale.

Da **À LA LUMIERE D'HIVER / ALLA LUCE D'INVERNO**, Paris, Gallimard, **1977**

Traduz. integrale di Fabio Pusterla in *Pensieri sotto le nuvole*, Marcos y Marcos, 1997 **. Parziale in***

[I] **LEÇONS / LEZIONI** (1968 e 1977: in *À LA LUMIERE D'HIVER*) {in occasione della morte del suocero}

I_5 [68/69] ***

Sinon le premier coup c'est le premier éclat
 de la douleur: que soit ainsi jeté bas
 le maître, la semence,
 que le bon maître soit ainsi châtié,
 qu'il semble faible enfaçon
 dans le lit de nouveau trop grand,
 enfant sans le secours des pleurs,
 sans secours où qu'il se tourne,
 acculé, cloué, vidé.

Il ne pèse presque plus.

La terre qui nous portait tremble.

Se non il primo colpo, è la prima fitta
 del dolore: che il maestro, il seme
 sia così gettato via
 che il buon maestro sia così mortificato,
 che sembri un debole bambino
 nel letto di nuovo troppo grande,
 bambino senza il soccorso del pianto,
 senza soccorso ovunque lui si volti
 senza scampo, inchiodato, svuotato.

Non pesa quasi più.

La terra che ci reggeva trema.

I_ 6 [70/71] ***

Une stupeur
commençait dans ses yeux: que cela fut
possible. Une tristesse aussi,
vaste comme ce qui venait sur lui,
qui brisait les barrières da sa vie,
vertes, pleines d'oiseaux.

Lui qui avait toujours aimé son clos, ses murs,
lui qui gardait les clefs de la maison.

I_ 7 [72/73] ***

Entre la plus lointaine étoile et nous,
la distance, inimaginable, reste encore
comme une ligne, un lien, comme un chemin.
S'il est un lieu hors de toute distance,
ce devait être là qu'il se perdait :
non pas plus loin que toute étoile, ni moins loin,
mais déjà presque dans un autre espace,
en dehors, entraîné hors des mesures.
Notre mètre, de lui à nous, n'avait plus cours :
autant, comme une lame, le briser sur le genou.

I_ 13 [44/45] **

Misère
comme une montagne sur nous écroulée.

Pour avoir fait pareille déchirure,
ce ne peut être un rêve simplement qui se dissipe.

L'homme, s'il n'était qu'un noeud d'air
faudrait-il, pour le dénouer, fer si tranchant?

Bourrés de larmes, tous, le front contre ce mur,
plutôt que son inconsistance
n'est-ce pas la réalité de notre vie
qu'on nous apprend?

Instruits au fouet.

I_ 14 [46/47] **

Un simple souffle, un noeud léger de l'air,
une graine échappée aux herbes folles du Temps,
rien qu'une voix qui volerait chantant
à travers l'ombre et la lumière,

s'effacent-ils: aucune trace de blessure.
La voix tue, on dirait plutôt, un instant,
l'étendue apaisée, le jour plus pur.
Qui sommes-nous, qu'il faille ce fer dans le sang?

I_ 20 [98/99] ***

S'il se pouvait (qui saura jamais rien?)
qu'il ait encore une espèce d'être aujourd'hui,
de conscience même que l'on croirait proche,
serait-ce donc ici qu'il se tiendrait,
dans cet enclos, non pas dans la prairie?
Se pourrait-il qu'il attendît ici

Uno stupore
si levava dai suoi occhi: che ciò
fosse possibile. E una tristezza
vasta come ciò che su di lui si abbatteva
che spezzava le sbarre della vita,
verdi, fitte di uccelli.

Lui che aveva sempre amato il suo riparo, le sue mura,
lui che custodiva le chiavi della casa.

Fra noi e la più lontana stella
impensabile, resta ancora la distanza
come una linea, o un vincolo, o un tragitto.
Se un luogo esiste oltre ogni distanza,
doveva essere laggiù che si perdeva:
non più lontano di ogni stella, né meno lontano,
ma quasi già in un altro spazio,
fuori, trascinato via oltre ogni possibile misura.
Il nostro metro da lui a noi non aveva più valore:
non ci restava che spezzarlo come una stecca
[sul ginocchio.

Miseria
come montagna su di noi crollata.

Se la lacerazione è tanto dura
non può essere solo un sogno che svanisce.

L'uomo, se non fosse altro che un nodo d'aria,
ci vorrebbe, a disfarlo, ferro così tagliente?

Gonfi di lacrime, tutti, la fronte contro questo muro,
più che la sua inconsistenza,
non è la realtà vera della vita
che ci s'impara?

Istruiti alla frusta.

Un semplice soffio, un nodo leggero dell'aria,
un seme sfuggito alle erbe folli del Tempo,
soltanto una voce che andrebbe a volo cantando
per l'ombra e per la luce,

si sfanno: e non c'è traccia di ferita.
Spenta la voce, pare piuttosto, per un istante,
la distesa pacificata, il giorno più puro.
Chi siamo, che sia necessario un tal ferro nel sangue?

Se mai fosse possibile (chi saprà mai nulla?)
ancora oggi una forma di essere,
o perfino di coscienza da credere vicina,
la troveremmo dunque qui
fra queste mura e non nel prato?
Potrebbe attenderci qui

comme à un rendez-vous donné «près de la pierre»,
qu'il eût l'emploi de nos pas muets, de nos larmes?
Comment savoir? Un jour ou l'autre, on voit
ces pierres s'enfoncer dans les herbes éternelles,
tôt ou tard il n'y a plus d'hôtes à convier
au repère à son tour enfoui,
plus même d'ombres dans nulle ombre.

I_ 23 [104/105] ***

Toi cependant.

ou tout à fait effacé
et nous laissant moins de cendres
que feu d'un soir au foyer,
ou invisible habitant l'invisible,
ou graine dans la loge de nos cœurs,
quoi qu'il en soit,

demeure en modèle de patince et de sourire,
tel le soleil dans notre dos encore
qui éclaire la table, et la page, et les raisins.

come a un appuntamento dato «accanto alla pietra»
e avere i nostri passi muti, le nostre stesse lacrime?
Come saperlo? Un giorno o l'altro
vedremo queste pietre affondare in erbe eterne,
presto o tardi non ci saranno più ospiti da invitare
al contrassegno a sua volta sepolto,
neppure più ombre in nessuna ombra.

E tuttavia tu

completamente cancellato
e lasciandoci meno ceneri
di un fuoco di una sera al focolare,
oppure invisibile abitante l'invisibile
oppure seme nella loggia dei nostri cuori,
comunque sia,
resta modello di pazienza e di sorriso,
simile al sole che sulle nostre schiene
ancora illumina la tavola, la pagina, l'uva.

II_ CHANTS D'EN BAS /CANTI DAL BASSO **

[IIa] PARLER /PARLARE

IIa_1 [72/73]

est facile, et tracer des mots sur la page,
en règle générale, est risquer peu de chose:
un ouvrage de dentellière, calfeutré,
paisible (on a pu même demander
à la bougie une clarté plus douce, plus trompeuse),
tous les mots sont écrits de la même encre,
"fleur" et "peur" par exemple sont presque pareils,
et j'aurai beau répéter "sang" du haut en bas
de la page, elle n'en sera pas tachée,
ni moi blessé.

Aussi arrive-t-il qu'on prenne ce jeu en horreur,
qu'on ne comprenne plus ce qu'on a voulu faire
en y jouant, au lieu de se risquer dehors
et de faire meilleur usage de ses mains.

Cela,
c'est quand on ne peut plus se dérober à la douleur,
qu'elle ressemble à quelqu'un qui approche
en déchirant les brumes dont on s'enveloppe,
abattant un à un les obstacles, traversant
la distance de plus en plus faible - si près soudain
qu'on ne voit plus que son mufle plus large
que le ciel.

Parler alors semble mensonge, ou pire: lâche
insulte à la douleur, et gaspillage
du peu de temps et de forces qui nous reste.

IIa_3 [78-80/79-81]

Parler pourtant est autre chose, quelquefois,
que se couvrir d'un bouclier d'air ou de paille...

Parlare è facile, e tracciare parole sulla pagina
vuol dire, per lo più, rischiare poca cosa:
lavoro da merlettaia, ovattato,
tranquillo (perfino alla candela si potrebbe
domandare una luce più dolce, più ingannevole),
le parole sono tutte scritte con lo stesso inchiostro,
"fetore" e "fiore" per esempio sono quasi uguali,
e quando avrò ricoperto di "sangue" l'intera pagina,
lei non ne sarà macchiata,
o io ferito.

Capita dunque di provare orrore per questo gioco,
di non capire più cosa si voleva fare
giocandoci, invece di arrischiarsi fuori,
e di fare un uso migliore delle proprie mani.

Questo
è quando non ci si può più sottrarre al dolore,
quando il dolore somiglia a qualcuno che viene,
strappando il velo di fumo in cui ci si avvolge,
abbattendo uno per uno gli ostacoli, colmando
la distanza sempre più lieve - d'improvviso così vicino
che non si vede più che il suo muso più largo
del cielo.

Parlare allora sembra menzogna, o peggio: vigliacco
insulto al dolore, e inutile spreco
del poco di tempo e forze che ci resta.

Parlare però è un'altra cosa, qualche volta,
che ricoprirsi di uno scudo d'aria o di paglia...

Quelquefois c'est comme en avril, aux premières tiédeurs,
 quand chaque arbre se change en source, quand la nuit
 semble ruisseler de voix comme une grotte
 (à croire qu'il y a mieux à faire dans l'obscurité
 des frais feuillages que dormir),
 cela monte de vous comme une sorte de bonheur,
 comme s'il le fallait, qu'il fallût dépenser
 un excès de vigueur, et rendre largement à l'air
 l'ivresse d'avoir bu au verre fragile de l'aube.

Parler ainsi, ce qui eut nom chanter jadis
 et que l'on ose à peine maintenant,
 est-ce mensonge, illusion? Pourtant, c'est par les yeux ouverts
 que se nourrit cette parole, comme l'arbre
 par ses feuilles.

Tout ce qu'on voit,
 tout ce qu'on aura vu depuis l'enfance,
 précipité au fond de nous, brassé, peut-être déformé
 ou bientôt oublié – *le convoi du petit garçon
 de l'école ou cimetière, sous la pluie;
 une très vieille dame en noir, assise
 à la haute fenêtre d'où elle surveille
 l'échoppe du sellier; un chien jaune appelé Pyrame
 dans le jardin où un mur d'espaliers
 répercute l'écho d'une fête de fusils:
 fragments, débris d'années –
 tout cela qui remonte en paroles, tellement
 allégé, affiné qu'on imagine
 à sa suite guéer même la mort...*

IIa_7 [88/89]

Parler donc est difficile, si c'est chercher... chercher quoi?
 Une fidélité aux seuls moments, aux seules choses
 qui descendent en nous assez bas, qui se dérobent,
 si c'est tresser un vague abri pour une proie insaisissable...

Si c'est porter un masque plus vrai que son visage
 pour pouvoir célébrer une fête longtemps perdue
 avec les autres, qui sont morts, lointains ou endormis
 encore, et qu'à peine soulèvent de leur couche
 cette rumeur, ces premiers pas trébuchants, ces feux timides
 – nos paroles:
 bruissement du tambour pour peu que l'effleure le doigt
 inconnu...

Qualche volta è come in aprile, ai primi tepori,
 quando ogni albero si muta in sorgente, quando la notte
 sembra stillare di voci come una grotta
 - si direbbe ci sia meglio da fare nell'oscurità
 freschissima del fogliame che dormire –
 e questo ti sale dentro come una sorta di felicità,
 come se bisognasse, non si potesse non dissipare
 un eccesso di forza, e rendere largamente all'aria
 l'ebbrezza di aver bevuto al bicchiere fragile dell'alba.

Parlare in questo modo - che un tempo ebbe nome cantare
 e adesso si osa appena,
 sarebbe menzogna, illusione? Eppure è attraverso gli occhi
 che questa parola si nutre, come l'albero
 dalle sue foglie.

Tutto ciò che si vede,
 tutto ciò che si è visto dall'infanzia,
 precipitato in noi, rimestato, forse stravolto
 o subito scordato – *il tragitto del bimbo
 da scuola al cimitero, sotto l'acqua;
 una signora molto anziana in nero seduta
 all'alt finestra da dove controlla
 gli affari del sellaio; un cane giallo di nome Piramo
 nel giardino dove un muro di spalliere
 ribatte l'eco di fucili in festa;
 frammenti, scaglie d'anni –
 tutto quel che risale in parole, così
 alleviato, così affinato che ci s'immagina
 nella sua scia poter guardare anche la morte...*

Parlare dunque è difficile – se è cercare... cercare che cosa?
 Una fedeltà a quei soli momenti, alle sole cose
 che scendono in fondo a noi stessi, che ci sfuggono,
 se è l'intrecciare un rifugio impreciso
 per una preda vaga, inafferrabile...

Se vuol dire portare una maschera più vera del proprio viso,
 per poter celebrare una festa a lungo perduta
 con gli altri, che sono morti, distanti o addormentati
 ancora, e che sollevano appena dal loro riposo
 questo rumore, questi primi passi incerti, timidi fuochi
 – le nostre parole:
 lieve fruscio del tamburo per poco che il dito lo sfiori
 sconosciuto...

[IIb] AUTRES CHANTS / ALTRI CANTI**

IIb_1 [96-8/97-9]

Oh mes amis d'un temps, que devenons-nous,
 notre sang pâlit, notre espérance est abrégée,
 nous nous faisons prudents et avarés,
 vite essoufflés – vieux chiens de garde sans grand-chose
 à garder ni à mordre –,
 nous commençons à ressembler à nos pères...

N'y a-t-il donc aucun moyen de vaincre
 ou au moins de ne pas être vaincu avant le temps?

Oh amici miei d'un tempo, che è di noi,
 il nostro sangue è più pallido, la speranza scorciata,
 diventiamo avari e prudenti, senza fiato
 in un attimo – vecchi cani da guardia senza molto
 da custodire o da mordere –,
 cominciamo a somigliare ai nostri padri...

Dunque non ci sarà modo di vincere
 o di non essere almeno vinti innanzitempo?

Nous avons entendu grincer les gonds sombres de l'âge
le jour où pour la première fois
nous nous sommes surpris marchant la tête retournée
vers le passé, prêts à nous couronner de souvenirs...

N'y a-t-il pas d'autre chemin
que déperir dans la sagesse radoteuse,
le labyrinthe des mensonges ou la peur vaine?

Un chemin qui ne soit ni imposture
comme les fards et les parfums du vieux beau,
ni le geignement de l'outil émoussé
ni le bégaiement de l'aliéné qui n'a plus de voisin
qu'agressif, insomniaque et sans visage?

Si la vue du visible n'est plus soutenable, si
la beauté n'est vraiment plus pour nous
- le tremblement des lèvres écartant la robe -,
cherchons encore par-dessous,
cherchons plus loin, là où les mots se dérobent
et où nous mène, aveugle, on ne sait quelle ombre
ou quel chien couleur d'ombre, et patient.

S'il y a un passage, il ne peut pas être visible,
s'il y a une lampe, elle ne sera pas de celles
que portait la servante deux pas devant l'hôte
- et l'on voyait sa main devenir rose en préservant
la flamme, quand l'autre poussait la porte -,
s'il y a un mot de passe, ce ne peut être un mot
qu'il suffirait d'inscrire ici comme une clause d'assurance.

Cherchons plutôt hors de portée, ou par je ne sais quel geste,
quel bond ou quel oubli qui ne s'appelle plus
ni "chercher", ni "trouver"...

Oh amis devenus presque vieux et lointains,
J'essaie encore de ne pas me retourner sur mes traces
- *rappelle-toi le cormier, rappelle-toi l'aubépine
brûlant pour la veillée de Pâques...* et le cœur
de languir alors, de larmoyer sur de la cendre -,
j'essaie,

mais il y a presque trop
de poids du côté sombre où je nous vois descendre,
et redresser avec de l'invisible chaque jour,
qui le pourrait encore, qui l'a pu?

lib_3 [102/103]

Si je me couche contre la terre, entendrai-je
les pleurs de celle qui est dessous,
les pas qui traînent dans les froids couloirs
ou qui trebuchent en fuyant dans les quartiers déserts?

J'ai dans la tête des visions de rues la nuit,
de chambres, de visages emmêlés
plus nombreux que les feuilles d'arbres en été
et eux-mêmes remplis d'images, de pensées
- c'est comme un labyrinthe de miroirs
mal éclairé par des lampes falotes -,
moi aussi dans les foires d'autrefois

Abbiamo sentito stridere i cardini cupi degli anni
quando ci siamo sorpresi per la prima volta
a camminare con la testa girata all'indietro
verso il passato, pronti per la corona dei ricordi...

Dunque non ci sarà un altro cammino
che deperire nella saggezza che vaneggia,
il labirinto delle menzogne o la vana paura?

Un cammino che non sia né l'impostura
come i profumi e i trucchi del vecchio pavone,
né il gemito dell'utensile smussato,
né il balbettio del folle, che non ha più vicino
se non aggressivo, insonne e senza volto?

Se la vista del visibile è ormai insopportabile, se
veramente la bellezza non è più per noi
- il fremito delle labbra scostando la veste -,
cerchiamo ancora dal basso,
cerchiamo più lontano, là dove sfuggono le parole
e ci conduce, cieca, non so quale ombra
o quale cane color d'ombra, e paziente.

Se c'è un passaggio, non può essere visibile,
se c'è una lampada, non sarà certo di quelle
che la serva recava due passi innanzi all'ospite
- e si vedeva la sua mano farsi rosa, nel proteggere
la fiamma, quando l'altra spingeva la porta -,
se c'è una parola d'ordine, non può essere una parola
che basti iscrivere qui, come una garanzia.

Piuttosto cerchiamo fuori tiro, o in non so quale gesto,
o in quale balzo od oblio che abbia altro nome,
ormai, che "cercare" o "trovare"...

Oh amici fatti quasi vecchi e lontani,
io provo ancora a non voltarmi sui miei passi
- *ricordati del sorbo, ricordati del biancospino*
che brucia la veglia di Pasqua... e anche il patetico
rimpianto, allora, anche il piagnucolio sopra la cenere -,
io provo,

ma è quasi troppo il peso
lungo il versante d'ombra in cui ci vedo
scendere, e rappezzare d'invisibile ogni giorno,
chi lo potrebbe ancora, chi ha potuto?

Se mi sdraio contro la terra, saprò udire
i pianti di colei che sta là sotto,
i passi che si aggirano nei freddi corridoi
o incespicano in fuga nei quartieri deserti?

Ho per la testa visioni di strade notturne,
di camere, di volti mescolati
più numerosi che foglie sugli alberi l'estate
e anch'essi pieni di immagini e pensieri
- è come un labirinto fatto di specchi
mal rischiarato da vecchie lampade scialbe-
io pure nelle fiere d'altri tempi

j'ai pensé en trouver l'issue,
moi aussi j'ai languì apr\es des corps.
J'ai plein la t\ete de faux-jours, et de reflets
dans les trappes d'un fleuve t\en\ebreux,
je me souviens de bouches inlassables sur ses bords –

tout cela maintenant pour moi est sous la terre
et mon oreille coll\ee \ l'herbe l'entend,
\ travers le tonnerre de sa propre peur et les
coups de scie des insectes, qui g\emit –
donnez-lui le nom que vous voudrez, mais elle est l\,\
c'est s\ur, elle est dessous, obscure, et elle pleure.

IIb_5 [106/107]

\cric vite ce livre, ach\eve vite aujourd'hui ce po\eme
avant que le doute de toi ne te rattrape,
la nu\ee des questions qui t'\egare et te fait broncher,
ou pire que cela...

Cours au bout de la ligne,
comble ta page avant que ne fasse trembler
tes mains la peur – de t'\egarer, d'avoir mal, d'avoir peur,
avant que l'air ne c\ede \ quoi tu es adoss\e
pour quelque temps encore, le beau mur bleu.
Parfois d\ej\ la cloche se d\er\egle dans le beffroi d'os
et boite \ en fendre les murs.

\cric, non pas " \ l'ange de l'\eglise de Laodicee",
mais sans savoir \ qui, dans l'air, avec des signes
h\esitants, inquiets, de chauve-souris,
vite, franchis encore cette distance avec ta main,
relie, tisse en h\ate, encore, habille-nous,
b\etes frileuses, nous taupes maladroites,
couvre-nous d'un dernier pan dor\e de jour
comme le soleil fait aux peupliers et aux montagnes.

ho creduto di poterne venire a capo,
io pure mi struggevo accanto ai corpi.
Ho la testa piena di luci false, e riflessi
nelle trappole di un fiume tenebroso,
mi rammento di bocche instancabili sulle sue rive –

tutto ci\o adesso per me \ sotto la terra
e il mio orecchio incollato all'erba ora l'ascolta,
attraverso il tuono della propria paura, e attraverso i
colpi di sega degli insetti, che geme –
datele pure il nome che pi\ù vi piace, ma lei \ l\,\
questo \ sicuro, \ sotto, oscura, e piange.

Svelto, scrivi questo libro, termina oggi questa poesia
prima che il dubbio di te non ti raggiunga,
il nugolo di domande che ti perde e ti fa inciampare
o peggio ancora...

Corri in fondo alla riga,
colma la pagina prima che le tue mani
tremino di paura – di perderti, di avere male, o paura,
prima che ceda l'aria a cui ti addossi
ancora per un po', il bel muro blu.
A volte ormai \ stonata la campana / nel battifredo d'osso
e zoppica tanto da fendere i muri.

Scrivi, non gi\,\ "per l'Angelo di Laodicea",
ma senza sapere per chi, dentro l'aria, con segni
inquieti, titubanti, da pipistrello,
svelto, supera ancora la distanza con la tua mano,
collega, tessi veloce, ancora, v\estici,
bestie all'addiaccio, noi, talpe maldestre,
c\oprisci con un estremo lembo dorato di giorno
come fa il sole ai pioppi e alle montagne.

IIIb_ \ LA LUMI\ERE D'HIVER / ALLA LUCE D'INVERNO**

IIIb_I_2 [122/123]

"Oui, oui, c'est vrai, j'ai vu la mort au travail
et, sans aller chercher la mort, le temps aussi,
tout pr\es de moi, sur moi, j'en donne acte \ mes deux yeux,
adjug\e! Sur la douleur, on en aurait trop long \ dire.
Mais quelque chose n'est pas entam\e par ce couteau
ou se referme apr\es son coup comme l'eau derri\ere la barque".

"Sì, sì, \ vero, ho visto la morte al lavoro
e, senza adesso parlare di morte, anche il tempo,
vicinissimo a me, su di me, ne do atto ai miei occhi,
aggiudicato! Del dolore, ci sarebbe anche troppo da dire.
Pure qualcosa non viene intaccato da questo coltello
o si richiude subito dopo il suo colpo
come l'acqua fa dietro la barca".

IIIb_II_3 [134 /135]

Nuages de novembre, oiseaux sombres par bandes qui tra\enez
et laissez apr\es vous aux montagnes un peu
des plumes blanches de vos ventres,
longs miroirs des routes d\esertes, des foss\es,
terre de plus en plus visible et grande, tombe
et d\ej\ berceau des herbes,

le secret qui vous lie,
arrive-t-il qu'on cesse de l'entendre un jour?

\coute, \coute mieux, derri\ere
tous les murs, \ travers le vacarme croissant

Nubi in novembre, uccelli scuri a stormo che passate
e lasciate dietro di voi sulle montagne
un po' del bianco piumaggio del vostro ventre,
lunghi specchi di strade deserte, di fossati,
terra pi\ù e pi\ù visibile e vasta, ora tomba
e gi\,\ culla dell'erba,

il segreto che vi unisce
si potr\,\ mai cessare di sentirlo?

Ascolta, ascolta meglio, dietro ogni muro,
attraverso il frastuono crescente

qui est en toi et hors de toi,
 écoute... Et puise dans l'eau invisible
 où peut-être boivent encore d'invisibles bêtes
 après d'autres, depuis toujours, qui sont venues,
 silencieuses, blanches, lentes, au couchant
 (ayant été dès l'aube obéissantes au soleil sur le grand pré),
 laper cette lumière qui ne s'éteint pas la nuit
 mais seulement se couvre d'ombre, à peine,
 comme se couvrent les troupeaux d'un manteau de sommeil.

IIIb_II_5 [138 /139]

Tout cela qui me revient encore – peu souvent –
 n'est-il que rêve, ou dans le rêve
 y a-t-il un reflet qu'il faille préserver
 comme on garde la flamme d'être par le vent ruinée,
 ou qu'on puisse répandre en libation dans le sol
 sur quoi nos pas se font plus lents, plus trébuchants
 avant d'y enfoncer? (Déjà ils y enfoncent.)

L'eau que l'on ne boira jamais, la lumière
 que ces yeux trop faibles ne pourront pas voir,
 je n'en ai pas perdu encore la pensée...

Mais le verre de l'aube se brise un peu vite,
 le monde tout entier n'est plus qu'un vase de terre
 dont on voit maintenant grandir les fêlures,
 et notre crâne une cruche d'os
 bientôt bonne à jeter.

Qu'est-ce toutefois, dedans, que cette eau amère
 ou douce à boire?

IIIb_II_9 [146 /147]

Sur tout cela maintenant je voudrais
 que descende la neige, lentement,
 qu'elle se pose sur les choses tout au long du jour
 – elle qui parle toujours à voix basse –
 et qu'elle fasse le sommeil des graines,
 d'être ainsi protégé, plus patient.

Et nous saurions que le soleil encore,
 cependant, passe au-delà,
 que, si elle se lasse, il redeviendra même un moment
 visible, comme la bougie derrière son écran jauni.

Alors, je me ressouviendrais de ce visage
 qui demeure, lui aussi, derrière
 la lente chute des cristaux humides,
 qui change, avec ses yeux limpides ou en larmes,
 impatientement fidèles...

Et, caché par la neige,
 de nouveau j'oserais louer leur clarté bleue

che è in te e fuori di te,
 ascolta... E attingi all'acqua invisibile
 dove bevono forse ancora invisibili bestie
 che ne seguono altre, da sempre, venute
 silenziose, bianche, lente, al tramonto
 (sin dall'alba ubbidienti al sole sul prato immenso)
 a leccare questa luce che non si spegne la notte
 ma solo si copre d'ombra, si copre appena
 come si coprono le greggi di un manto di sonno.

Tutto questo che ancora ritorna a me – raramente –
 non è che sogno, oppure dentro il sogno
 vive un riflesso che bisogna preservare
 come si tiene al riparo la fiamma dal vento,
 o che si possa spargere in libagione al suolo
 su cui i nostri passi si fanno più lenti, insicuri
 prima di sprofondarvi? (E già sprofondano.)

L'acqua che non sarà dato mai bere, la luce
 che gli occhi indeboliti non vedranno,
 non ne ho ancora perso il pensiero...

Ma troppo in fretta s'infrange il bicchiere dell'alba,
 il mondo intero non è più che un vaso di terra
 di cui ora vediamo allargarsi le crepe,
 e il nostro cranio una brocca ossuta
 ben presto da buttare.

Cos'è tuttavia, lì dentro, quest'acqua amara
 o dolce da bere?

Adesso su tutto questo
 vorrei che scendesse la neve, lentamente,
 posandosi sopra le cose lungo il giorno
 – la neve che parla sempre a bassa voce –
 e che facesse in modo che il sonno dei grani
 fosse, così protetto, più paziente.

E noi sapremmo che il sole ancora,
 intanto, passa oltre, che se la neve
 si stanca, ritornerà visibile un momento
 come candela dietro il suo schermo ingiallito.

Allora, io mi ricorderei di questo viso
 che rimane, anche lui, dietro la lenta
 caduta dei cristalli umidi, e cambia,
 con i suoi occhi chiari oppure in lacrime,
 impazientemente fedeli...

E, dalla neve nascosto,
 di nuovo oserò lodarne la chiarezza azzurra.

Da **PENSEES SOUS LES NUAGES**, Paris, Gallimard, 1983

Traduz. integrale di Fabio Pusterla in *Pensieri sotto le nuvole*, Marcos y Marcos, 1997 **. Parziale in***

1 [154/55]

On voit les écoliers courir à grands cris
dans l'herbe épaisse du préau.

Les hauts arbres tranquilles
et la lumière de dix heures en septembre
comme une fraîche cascade
les abritent encore de l'énorme enclume
qui étincelle d'étoiles par-delà.

I_2 [156/57]

L'âme, si frileuse, si farouche,
devra-t-elle vraiment marcher sans fin sur ce glacier,
seule, pieds nus, ne sachant plus même épeler
sa prière d'enfance,
sans fin punie de sa froideur par ce froid?

_8 [168/69]

On voit ces choses en passant
(même si la main tremble un peu,
si le cœur boite),
et d'autres sous le même ciel:
les courges rutilantes au jardin,
qui sont comme les œufs du soleil,
les fleurs couleur de vieillesse, violette.

Cette lumière de fin d'été,
si elle n'était que l'ombre d'une autre,
éblouissante,
j'en serais presque moins surpris.

Si vedono gli scolari correre a grandi grida
nell'erba folta del cortile.

Gli alberi alti, tranquilli
e la luce delle dieci di settembre
come una fresca cascata
li proteggono ancora dall'incudine enorme
che scintilla di stelle oltre e più in là.

Davvero l'anima, così freddolosa, così imbronciata,
dovrà camminare per sempre su questo ghiacciaio,
a piedi nudi, e sola, neppure capace più di compitare
la sua preghiera d'infanzia,
per sempre punita col freddo della sua freddezza?

Si vedono queste cose
passando (anche se trema
la mano un poco, il cuore zoppica),
e altre, poi, sotto lo stesso cielo:
le zucche rutilanti nel giardino,
che sono come le uova del sole,
i fiori color di vecchiaia, viola.

Questa luce di fine estate,
se fosse solo l'ombra di un'altra,
accecante,
ne sarei quasi un po' meno sorpreso.

II_ PENSEES SOUS LES NUAGES / PENSIERI SOTTO LE NUVOLE

[172/73]

– Je ne crois pas décidément que nous ferons ce voyage
à travers tous ces ciels qui seraient de plus en plus clairs,
emportés au défi de toutes les lois de l'ombre.
Je nous vois mal en aigles invisibles, à jamais
tournoyant autour de cimes invisibles elles aussi
par excès de lumière...

(À ramasser les tessons du temps,
on ne fait pas l'éternité. Le dos se voûte seulement
comme aux glaneuses. On ne voit plus
que les labours massifs et les traces de la charrue
à travers notre tombe patiente.)

[...]

(L'enfant rêve d'aller de l'autre côté des montagnes,
le voyageur le fait parfois, et son haleine là-haut
devient visible, comme on dit que l'âme des morts...
On se demande quelle image il voit passer
dans le miroir des neiges, luire quelle flamme,
et s'il trouve une porte entrouverte derrière.
On imagine que, dans ces lointains, cela se peut:
une bougie brûlant dans un miroir, une main
de femme proche, une embrasure...)

– Non credo davvero che noi faremo questo viaggio
attraverso tutti quei cieli sempre più chiari,
portati a volo sfidando tutte le leggi dell'ombra.
Ci vedo male come aquile invisibili, per sempre
volteggiando attorno a cime invisibili anch'esse
per eccesso di luce...

(I cocci del tempo, a ramassarli,
non fanno l'eternità. Solo la schiena s'incurva
come alle spigolatrici. E non si vede altro
che i campi enormi e le tracce d'aratro che attraversano
la nostra tomba paziente).

[...]

(Il fanciullo sogna di andare dall'altra parte dei monti,
il viaggiatore ci va talvolta, e il suo fiato là sopra
si fa visibile, come l'anima dei morti che, si dice...
Ci si chiede quale immagine veda passare
nello specchio delle nevi, che fiamma rilucere,
e se trova una porta socchiusa là dietro.
Si immagina che, in quelle lontananze, possa darsi:
una candela che brucia in uno specchio, una mano
di donna vicina, il vano di una finestra...)

[...]

Des passants. On ne nous reverra pas sur ces routes,
pas plus que nous n'avons revu nos morts
ou seulement leur ombre...

Leur corps est cendre,
cendre leur ombre et leur souvenir; la cendre même,
un vent sans nom et sans visage la disperse
et ce vent même, quoi l'efface?

Néanmoins,
en passant, nous aurons encore entendu
ces cris d'oiseaux sous les nuages
dans le silence d'un midi d'octobre vide,
ces cris épars, à la fois près et comme très loin
(ils sont rares, parce que le froid
s'avance telle une ombre derrière la charrue des pluies),
ils mesurent l'espace...

Et moi qui passe au-dessous d'eux,
il me semble qu'ils ont parlé, non pas questionné, appelé,
mais répondu. Sous les nuages bas d'octobre.
Et déjà c'est un autre jour, je suis ailleurs,
déjà ils disent autre chose ou ils se taisent,
je passe, je m'étonne, et je ne peux en dire plus.

[...]

Passanti. Non ci si vedrà più su queste strade,
non più di quanto noi abbiamo rivisto i nostri morti
o solo la loro ombra...

Il loro corpo è cenere,
cenere la loro ombra e il ricordo; la cenere stessa
un vento senza nome e senza volto la disperde
e poi lo stesso vento, che cosa lo cancella?

Nondimeno,
passando, li avremo uditi ancora
quei gridi d'uccello sotto le nuvole
nel silenzio di un mezzogiorno d'ottobre vuoto,
quei gridi sparsi, a un tempo vicini e lontanissimi
(sono rari, poiché il freddo si fa avanti
come un'ombra dietro l'aratro delle piogge)
misurano lo spazio...

E io che passo sotto di loro,
mi dico che hanno parlato, non domandato o chiamato,
ma risposto. Sotto le nuvole basse d'ottobre.
Ed è già un altro giorno, io sono altrove,
e già dicono altro oppure tacciono,
io passo, mi stupisco, e non posso dirne di più.

da **LE MOT JOIE / LA PAROLA GIOIA *****

[116/117]

Rappelle-toi au moment de perdre pied
puise dans cette brume avec tes mains affaiblies
recueille ce peu de paille pour litière à la souffrance,
là au creux de ta main tachée:

cela pourrait briller dans la main
comme l'eau du temps

Ricordati nell'attimo di perdere terreno
attingi da questa nebbia con mani indebolite
raccolgi questa poca paglia
fanne strame alla pena,
là, nel cavo macchiato della mano:

nella mano tutto questo potrebbe scintillare
come l'acqua del tempo.

[120/121]

(Prière des agonisants: bourdonnement
d'abeilles noires, comme pour aller recueillir
au plus profond de fleurs absentes
de quoi faire le miel dont nous n'avons jamais goûté.

Preghiera degli agonizzanti: ronzio
di api nere, come per andare a raccogliere
nel profondo di fiori assenti
ciò da cui trarre il miele che non abbiamo mai assaggiato

[124/125]

Dans la montagne, dans l'après-midi sans vent
et dans le lait de la lumière
luisant aux branches encore nues des noyers,
dans le long silence:
le murmure de l'eau
qui accompagne un instant le chemin,
l'eau décelable à ces fétus brillants,
à ces éclats de verre dans la poussière,
sa claire et faible voix
de mésange apeurée.

Nella montagna, nel pomeriggio senza vento
nel latte della luce
che splende fra i rami ancora nudi dei noci
nel lungo silenzio:
il mormorio dell'acqua
che accompagna un attimo il cammino,
l'acqua che si rivela in questi steli scintillanti
in queste schegge di vetro nella polvere,
la sua chiara e debole voce
di cinciarella impaurita.

[126/127]

Ce matin, il y avait un miroir rond dans la brume,
un disque argenté près de virer à l'or,
il eût suffi d'yeux plus ardents pour y voir
le visage de celle qui en efface avec un tendre soin
les marques de la nuit...

Et dans le jour encore gris
courent ici et là comme la crête d'un feu pâle
les branchages neufs des tilleuls...

[128/129]

Comme on voit maintenant dans les jardins de février
brûler ces petits feux de feuilles
(et l'on dirait que c'est moins pour nettoyer
le clos que pour aider la lumière à s'élargir),
est-il bien vrai que nous ne pouvons plus
en faire autant, avec notre cœur invisible?

[134/135]

Cette montagne a son double dans mon cœur.

Je m'adosse à son ombre,
je recueille dans mes mains son silence
afin qu'il gagne en moi et hors de moi,
qu'il s'étende, qu'il apaise et purifie.

Me voici vêtu d'elle comme d'un manteau.

Mais plus puissante, dirait-on, que les montagnes
et toute lame blanche sortie de leur forge,
la frêle clef du sourire.

Questa mattina c'era uno specchio rotondo nella bruma
un disco argentato sul punto di virare all'oro,
sarebbero bastati occhi più ardenti per vedervi
il viso di colei che con tenera cura ne cancella
i segni della notte...

E nel giorno ancora grigio
ovunque corrono, / cime di un pallido fuoco
i rami nuovi dei tigli...

Come ora vediamo nei giardini di febbraio
bruciare questi piccoli fuochi di foglie
(e si direbbe che ciò si fa meno per pulire il recinto
che per aiutare a spandersi la luce),
davvero non possiamo fare altrettanto
con il nostro cuore invisibile?

Questa montagna ha il suo doppio nel mio cuore.

Mi addosso alla sua ombra,
raccolgo nelle mani il suo silenzio
perché dilaghi in me, fuori di me
perché si stenda, porti purezza e quiete.

Eccomi da lei coperto come fosse un mantello.

Ma più forte di tutte le montagne
più di ogni bianca lama uscita dalla loro fucina,
la fragile chiave del sorriso

da **APRÈS BEAUCOUP D'ANNEES /DOPO MOLTI ANNI** (1994)

[146/147]

Tout à la fin de l'hiver
il y a ceci encore de fidèle
autant que les premières fleurs:

une fraîcheur comme de neige très haut dans le ciel,
une espèce de bannière
(la seule sous laquelle on accepterait de s'enrôler),

une espèce de fraîche étoffe qui se déploierait
au plus haut, comment dire?
indubitable! bien qu'invisible dans le bleu du ciel,
aussi sûre que chose au monde que l'on touche.

Je ne sais pas, je ne sais quoi dire
sinon que cela semble, un soir, se déplier très haut,
hors de la vue,
même pas se déplier:
être là, être grand ouvert
(ce n'est pas assez ou c'est trop dire,
mais on ne peut ni l'oublier, ni le taire).

[150/151]

Et pour dernier office, enfin:

replier seulement ces pages, ces étoffes
et qu'on n'entende plus, né de ce soin,

Alla punta estrema dell'inverno
c'è ancora questo di fedele
quanto i primi fiori:

una freschezza come di neve altissima nel cielo,
una specie di stendardo
(il solo sotto il quale accetteremmo di arruolarci).

Una fresca stoffa che si dispiegherebbe
nel più alto, come dire,
indubitable! benché invisibile nell'azzurro del cielo,
sicura come cosa che si tocca.

Non so, non so cosa dire
tranne che ciò sembra, una sera, dispiegarsi altissimo,
oltre ogni sguardo,
neppure dispiegarsi:
ma essere là, spalancato
(non è dire abbastanza o è forse dire troppo,
eppure non si può dimenticarlo, né tacerlo).

E come ultimo ufficio, infine:

ripiegare soltanto queste pagine, queste stoffe
e non si senta più, nato da questa cura,

qu'un froissement, très loin, de l'air.

che un brivido, lontanissimo, dell'aria.